

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'entre-deux, la fissure

Hugues Corriveau



Number 144, Winter 2020

Dépression : nouvelles du fond du baril

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94275ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Corriveau, H. (2020). L'entre-deux, la fissure. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 31–34.

# L'entre-deux, la fissure

Hugues Corriveau

LA TRITURE la gomme à effacer ovale Milan 124. La trouve chaude, pleine de mollesse, comme si la matière s'effondrait. Tend la main vers une feuille vierge devant lui. La flatte. Refuse de s'affaisser lui-même, se raccroche à la matière friable de la gomme Milan. Ne sait plus ne pas tomber, ne pas s'écraser sous le poids des choses. Se met alors à frotter, frotter, frotter la feuille avec la gomme. En déforme lentement le bout ovale qui laisse de la charpie, en une petite butte sur la feuille blanche devant lui. S'acharne. N'efface rien pourtant de ce qu'il imagine, n'efface strictement rien de la douleur, mais frotte avec application, pour que grossisse le fin amas, devant lui, s'accumulant, petit volcan, rond, presque velu. Se laisse fasciner par l'obsédant aller-retour. Refoule en lui cette vaine tentative de meubler l'heure, de combler ce qui manque. Prolonge cette soporifique activité. Cherche un sens à son action. N'en trouve pas, s'en trouve apaisé. Se veut sans cause, sans projet. S'engouffre dans cet univers sans conséquence, sans but et sans drame. S'active. Se dérobe au temps qui passe, s'en passe, se fracture. Croit rétrécir le sens même de son existence, en rapetisse le poids. Se délite. Se lasse aussi, irrévocablement. S'arrête. Admire. Plonge dans le centre vide de la forme creuse ainsi créée par les résidus de la gomme frottée. Lâche la gomme. S'interrompt dans ses pensées. Cesse de ne penser à rien. Sort de sa fixité. Ne se dit rien. Contemple son travail. Se dit qu'il a fait ça pour rien. Se dit que rien ne vaut cette lassitude fouissant son âme. Ne déterre pas de souvenirs néfastes, de peines mortuaires, de délabrements tordus. Ne semble pas tout à fait là, avalé par son absence de pensées, par son absence de réelle intention. N'en conclut rien, n'achève rien. Se suspend simplement au silence poisseux de la pièce. Se remet à frotter la gomme avec indifférence. Se tient en dehors de ses pompes, à côté de lui-même. Fixe sa table de travail. Ne voit pas l'utilité d'une

table de travail, pour lui-même qui ne se préoccupe même pas de la disparition d'une gomme à effacer dans sa fonction même. S'obstine à se survivre. Lui plaît la déliquescence de sa lancée dans la vie solue. Cesse. Recommence. Cesse. Se soumet au métronome de ses mains agitées, qui n'indique rien, qui ne souligne ni ses tâches quotidiennes ni ses sentiments usés. S'englue. Se fait minuscule dans ce geste d'égrener la matière. Projette ses idées de sa tête à sa main, met sa petite idée de tout rapetisser au cœur de sa main, au cœur de l'action qui l'agite de droite à gauche, de gauche à droite, petit soldat obéissant, aller, retour, aller, retour. Se désagrège au fil minuscule des secondes qui s'assoupissent. Se met au service de la réduction de la matière. Se satisfait à la pensée de cette matière restreinte. Se lance droit dans le sens de cet avalement. S'en réjouit presque. S'empêche de dire « réjouit », refoule tout court ce mot imprononçable. Ne pas tomber dans la bêtise de ce plaisir passager dans sa main devenue moite à mesure que l'action se fatigue, se désagrège. Sombre dans l'ivresse hypnotique devant le petit cône volcanique des particules blanchâtres, malades de leur propre matière. Se replace droit sur sa chaise. Ne s'efforce pas de trouver du sens à son travail d'usure. Place bien en vue la gomme à côté de la feuille, en dehors du champ blanc de la feuille. Laisse la gomme. Saisit entre le pouce et l'index une petite quantité de particules malades et collantes. Entreprend, entre ses doigts, de former une bille de charpies menues, devenues petite boule de matière inutile, qu'il roule et roule et roule entre ses doigts. S'attarde. Se lasse. Se détourne de son travail de faiseur de sphères, de créateur de planètes. Tourne la tête. Regarde intensément dehors par la fenêtre sale. Essaie d'imaginer le passage poisseux et glauque du temps qu'il fait sur la matière du monde. Se rétrécit à mesure qu'il imagine la vastitude, la rotondité bleue de la planète. Refuse de se jeter dans la trappe ouverte de la splendeur du ciel qui l'écrase. S'aveugle devant l'imprenable bleu du ciel. Se détourne. Retrouve la friable matière entre ses

Enrobe sa peine. Enveloppe sa béatitude abasourdie devant la vacuité de son obsession. Dépose la petite boule retenue entre ses doigts dans un petit cratère formé il ne sait comment par les particules, ronde-bosse, yeux énucléés. Ne s'empêche pas. Ne résiste pas. Va de l'avant. Fonce dans le non-sens. Se laisse prendre au jeu. S'exalte presque à l'idée de faire grossir immensément la sphère collante, démiurge des sept jours, bottes de sept lieues, serpent à sept têtes, Gorgone. Lève la tête, abandonne la gomme, tend la main maintenant vide vers la balle de revolver posée près de la tablette. La fait rouler entre ses doigts, près de son œil. Happe la beauté d'acier, de cuivre, la beauté de bombe de la balle. Tend la balle comme pour se piquer déjà avec l'aiguille de la tête susceptible d'exploser à tout moment, comme une pensée. Suspend le temps à son désir rond de roulement à billes. Fait tourner la balle. La palpe aussi. La pose au creux de sa main. La soupèse. En soupèse la beauté crue. Rêve déjà de sa détonation, du bruit fuyant de la mort aimée entre ses doigts, désirée au creux de sa paume. L'approche de ses lèvres, lèche la balle, met la mort du métal dans sa bouche, déguste le froid parfait du métal plein. Voudrait se lacérer la langue avant la mise en joue, avant le cri hurlant « feu » à tout rompre, du plomb dans l'aile pour le petit soldat. S'empêche d'être heureux le court instant du métal froid sur sa face. Tient tête. Détourne la tête. Regarde de nouveau la tristesse bleue du ciel, là-bas, dans la fenêtre impénétrable. Vacille, se cramponne à la table. Ne trouve pas les mots pour dire le bien-être inadéquat de cette balle perdue. Voudrait revoir les fusils de Goulet, les fusils d'assaut de Columbine, les autocuiseurs de Boston, les avions de New York. Voudrait se raconter des histoires pour survivre à l'abandon. Ne réussit pas à occuper sa tête le temps nécessaire pour que le temps cesse. S'engouffre dans la détresse de sa gomme usée par l'usage. Ne sait pas quoi faire de ce petit tas devant lui comme une insoutenable faiblesse. Rêve déjà à la poussière de ses os pulvérisés au bout du petit trou percé dans sa chair blanche comme une feuille trouée. Entend la vivacité sifflante de ce qui vient le mettre 33

au jour, le percer à jour. Se détourne du ciel si creux derrière la fenêtre. Remarque qu'il a construit un deuxième petit monticule, posé à côté du premier, celui contenant la petite boule qu'il a roulée, roulée entre son index et son pouce. Pose la balle dans le creux du second petit cratère devant lui, encore sur la feuille, comme la respiration d'une terre volcanique enneigée, inconsciemment préparé à y recevoir l'ogive. Se complaît devant cette enivrante pensée de la dissolution des choses. Imagine déjà le surgissement de la mise à feu, de la montée stratosphérique de la petite douille de métal cru jusque dans les tréfonds de l'univers. Accompagne son âme emportée avec elle, dissoute jusque dans les vapeurs de la fusion. Reprend la gomme, la feuille, le mouvement de frotter, frotter et frotter pour amenuiser l'emprise, la séduction des choses friables qui ne tiennent à rien, qui le tiennent encore aux aguets. Se perd alors en lui, avec la certitude bien maigre du crépuscule, soumis au mécanisme de la vie qui le pousse à vouloir ainsi effacer le rien blanc de la feuille, à s'effacer devant les autres et le monde et la lumière.